

EN FAMILLE

De tous mes romans, celui qui a été le plus souvent pris pour type du roman à recommencer, ç'a été *Sans Famille*. Pendant quinze ans, si j'avais voulu, j'aurais pu indéfiniment raconter les aventures d'un enfant, ou ce qui valait mieux encore de deux enfants, de beaucoup d'enfants.

Cela pouvait être très rémunérateur, mais d'autre part cela aurait été d'une monotonie extrême en même temps que d'un ennui immense... pour moi au moins. Sans doute j'étais très sensible aux indications qu'on voulait bien me donner, mais pour le moment mes visées étaient tournées d'un autre côté, je chercherais. — En réalité j'étais parfaitement décidé à ne pas chercher dans ce sens. S'il me venait, par hasard, envoyé par ce dieu inconnu qui inspire les romanciers, un sujet qui pût faire un pendant à *Sans Famille*, je ne l'écarterais pas de parti pris ; je le pèserais ; et si en fin de compte il me donnait satisfaction, après avoir imposé silence à toutes les objections que je commen-

cerais par lui opposer en vertu des droits de son aîné, je finirais peut-être par l'accepter.

J'attendis une douzaine d'années, non parce que je ne trouvais rien, mais parce que parmi les idées qui me passaient par l'esprit, il n'y en avait aucune qui me parût mériter d'être arrêtée.

Mais pendant que je restais ainsi sans me presser, des confrères moins difficiles que moi, et qui n'avaient pas d'ailleurs des raisons pour se montrer rigoureux envers eux-mêmes, jugeant que le sujet de *Sans Famille* n'était pas épuisé, et qu'il pouvait encore être fructueusement exploité, ne se gênaient pas pour refaire *Sans Famille* dans le roman et au théâtre.

Les romanciers mettaient une retenue dans leurs arrangements que les gens de théâtre ne gardaient pas ; pourquoi se seraient-ils gênés ? N'est-il pas de règle chez eux qu'ils prennent leur bien où ils le trouvent, et que leur art met en valeur tout ce qu'il touche.

L'un d'eux cependant eut une délicatesse, ou une adresse, ou une maladresse vraiment drôle. Ce fut de m'envoyer ses deux volumes, avant d'en tirer sa pièce. Dans quel but me fit-il cet *envoi d'auteur* ? Fût-ce pour plaider les circonstances atténuantes, comme Albert Delpit qui chaque fois qu'il me prenait une situation, me disait : — Je vous ai pris une situation ; ne considérez cela, je vous prie, que comme un hommage rendu. — Ou bien fût-ce pour me montrer combien les simples inventions d'un romancier gagnent à être mises en œuvre et dramatisées par un homme de théâtre ? Je ne l'ai jamais su.

Cette pullulation n'était pas pour m'encourager, au contraire. Si bien qu'au lieu de m'arrêter aux idées flottantes qui pouvaient fournir un pendant à *Sans Famille*, je les repoussais, sans même leur laisser le temps de prendre corps.

Cependant comme, lorsqu'on est romancier, on se raconte des romans à soi-même, pour s'amuser ou s'endormir selon les heures, — au moins est-ce mon cas, — il arrivait parfois que dans ces vagues romans qui ont le caprice et l'indécision de la rêverie, il s'en trouvait qui, malgré moi, tombaient dans le cadre où je ne voulais rien mettre.

Ce fut ainsi qu'en faisant une recherche dans le dernier chapitre de *Sans Famille* qui a pour titre : *En Famille*, l'idée se présenta d'un roman qui serait le développement même de ce titre, et tout de suite ce développement se déroula avec ses personnages nécessaires, sa fable et son milieu, si clairement, si nettement, qu'il me sembla bien que c'était enfin le pendant que je n'avais pas voulu chercher, pas plus que je ne voulais le repousser s'il se présentait.

Je n'avais plus qu'à marcher et pour commencer à mettre mon plan à point, ce qui, pour un roman de ce genre, exigeait un long travail préparatoire, non pas tant pour l'industrie du jute, que pour l'étude par les livres, aussi bien que par la visite de certains établissements industriels, des améliorations qui se sont réalisées en ces dernières années dans la condition des ouvriers, — pour leur travail, leur bien-être, leur vie matérielle et morale, et même leurs plaisirs.

J'avais eu tout d'abord l'idée de faire de mon

centre industriel transformé une sorte de Salente ouvrière où j'aurais réuni toutes ces améliorations. Mais c'était là une idée de conception générale, qui ne reposait sur rien de réel. Quand je fus avancé dans mon étude, je vis combien on est éloigné de s'entendre sur ces améliorations ; et comment, avec les meilleures intentions du monde on diffère ; comment on discute ; et même comment on se querelle, à ce point que le bien pour les uns est le mal pour les autres. M'était-il possible, sans compétence spéciale, sans éducation préalable de me reconnaître au milieu de ces contradictions, et de faire un choix. Ce choix lui-même, d'ailleurs, n'était-il pas la négation de l'ensemble que j'aurais voulu réaliser. Comment faire vivre côte à côte des frères ennemis, qui ne cherchent qu'à se dévorer, précisément parce qu'ils sont frères ? C'est pourquoi, jetant mon idée par-dessus bord, je fais dire à M. Vulfran converti : « Nous commençons seulement : des crèches, des maisons ouvrières, des cercles, c'est l'a b c de la question sociale ; ce n'est point avec cela qu'on la résout ; nous ne sommes qu'à notre point de départ. »

Cependant si prudente que fût cette conclusion, par laquelle j'espérais laisser la porte ouverte à l'imagination des bonnes volontés — mes visées de romancier n'allant pas plus haut, — elle me valut d'être relevé par les économistes ; et M. Yves Guyot, voulant bien très courtoisement, mais avec sa logique irréductible, faire à ce roman l'honneur de le discuter, constata que les fondations d'œuvres dites d'économie sociale, n'ont d'autres résultats que de fausser les rapports des employeurs et des travailleurs.

S'il peut être vrai au point de vue économique pur, que le contrat de travail consiste uniquement dans le salaire payé par le patron et le travail fourni par l'ouvrier, il n'en est pas moins certain qu'au point de vue humain, cette formule ne satisfait pas du tout la conscience. Il faut n'avoir jamais passé quelques heures dans un village industriel pour accepter sans révolte la comparaison qui s'établit entre l'existence du patron et celle de l'ouvrier, quand la journée finie, chacun d'eux revient chez soi, tous deux las de la tâche accomplie, le patron quelquefois plus encore que l'ouvrier, car il s'est peut-être moins ménagé.

Je ne voudrais pas refaire le tableau du patron qui rentre dans son château en l'opposant à celui de l'ouvrier qui rentre dans son pauvre garni, il se trouve dans ce roman. Car ce riche château dominant le village où grouille une misérable population ouvrière, n'a point été dessiné de chic, pour des phrases. Il existe, comme il en existe bien d'autres, de même qu'existent des taudis dont un propriétaire ne voudrait pas pour ses bestiaux. Et c'est parce que les choses sont souvent ainsi que je les ai peintes telles que je les ai vues : — le château au milieu de son parc, avec ses fleurs, son ameublement luxueux, ses serres, ses écuries, ses équipages, sa valetaille ; — le village ouvrier avec sa misère et sa saleté, ses cabarets empoisonneurs et sa débauche.

Qui ne sent qu'entre ces deux existences, il y a une disproportion que des cœurs généreux, des cœurs de patrons croient devoir effacer en partie par des fondations d'économie sociale, et cela dans un esprit de justice humaine, même au risqué de faus

ser les rapports des employeurs et des travailleurs? C'est ce qu'a voulu montrer ce roman.

Je ne serais pas parti de cette idée que certainement elle me serait venue par mon étude de la vie ouvrière dans les pauvres villages de la Somme où l'existence de ceux qui travaillent le lin, le chanvre et le jute, est si lamentable, — hommes, femmes, enfants.

Mais ce que cette étude des lieux me donna, et je le dis ici pour rendre justice à l'observation directe, ce fut l'existence possible d'une enfant, dans ce pays sauvage que constituent les entailles des tourbières de la Somme. Plusieurs fois, en chemin de fer, j'avais suivi cette vallée de la Somme, et, par les glaces du wagon, j'avais vu ces tourbières. Mais que vaut l'observation en wagon? Ce fut en marchant à travers les prairies que j'appris ce qu'étaient ces entailles et vis le parti que je pouvais en tirer pour l'idée maîtresse de mon roman.

C'était en effet le développement d'une idée que je voulais poursuivre, bien plus que le récit d'une histoire; non que je dédaigne les histoires, mais enfin elles n'ont jamais été le point capital d'aucun de mes romans. Celui qui devait diriger *En famille*, c'était l'étude de la volonté. Ce que je chercherais à mettre en œuvre, ce serait sa formation dans un caractère, son fonctionnement, les miracles qu'elle peut accomplir. Mon plan général avait noté beaucoup de petits faits dans ce sens. Mais le principal me manquait, et si je ne désespérais point de le trouver, parce qu'on trouve toujours quand on se donne la peine de chercher, je n'étais pas sans souci à ce sujet.

En me promenant au milieu de cette nature sauvage, j'eus tout de suite la vision de ce que pourrait accomplir une enfant douée de volonté, isolée dans une île de ces tourbières, et comment elle y pourrait vivre, sans autre appui que l'effort constant de cette volonté.

Je n'avais plus qu'à écrire mon roman.